

l'après-guerre). La critique a déjà souligné le lien avec la tradition de Louis Paul Boon et la parenté avec l'ouvrage *Het verdriet van België* (Le chagrin des Belges) d'Hugo Claus, évoqué dans les *Actualités* du numéro précédent et paru récemment en traduction française chez Julliard à Paris. Chez Monika van Paemel s'ajoute une dimension nouvelle: la position de la femme dans un monde gouverné par des hommes («les messieurs»). L'histoire, d'une ample conception et d'une subtile imbrication, est écrite dans un style passionné, éclatant, souvent elliptique. Elle est animée par la colère et la peine face à ce que les hommes font de ce monde. Il s'agit là sans aucun doute d'un ouvrage capital. ■

Anne Marie Musschoot
(Tr. V. Cuzil)

Un poète, un musée et un éditeur.

Le 16 mars 1985, fut célébré le 400^e anniversaire de G.A. Bredero. Le poète néerlandais le plus spontané, le plus populaire et aussi le plus authentique du XVII^e siècle. Cet événement aura sans doute échappé à une grande partie de la population d'Amsterdam. Et pourtant, de tous les grands poètes du XVII^e siècle, Vondel, Hoof, Huygens, il est le seul qui soit populaire et légendaire. Dans un pays où la culture littéraire ne compte pas parmi les plus hautes valeurs et où l'expression d'un sentiment poétique est toujours accompagnée d'une certaine gêne, ce fait est significatif et rare sont les poètes classiques qui sont chantés par leurs jeunes collègues comme Marsman et Aafjes.

Bredero est né au cœur d'Amsterdam, près du *Oude Zijds*, à côté du *Vleeshal*. L'hôtel de ville est situé dans ce même quartier et c'est dans la salle du Conseil que le professeur Grootes prononça un discours à la mémoire du poète tandis que le bourgmestre Ed van Thijn inaugurerait une plaque commémorative sur la place avoisinante, dans la *Nes* que le poète lui-même avait si souvent citée. La plaque ne porte que son nom, l'année de sa



G.A. Bredero (1585-1618)

naissance et la devise que l'on retrouve dans toute son œuvre: «'t Kan verkeren» (la chance peut tourner). Musique du XVII^e siècle, scènes tirées de ses pièces de théâtre, extraits de son œuvre: il s'agissait là de tentatives ponctuelles pour, comme le disait le président de la Société des lettres néerlandaises, «apporter une modeste contribution à la conservation de ce qui existe.»

Un musée.

C'est dans ce but qu'a été créé le Musée des lettres et Centre de documentation néerlandais. Bien qu'existant depuis 1953, il ne reçut qu'en 1983 des locaux appropriés, dans un nouveau bâtiment conçu pour abriter aussi la Bibliothèque royale, les Archives nationales, le Centre de documentation national d'histoire de l'art et d'autres institutions de ce genre. En avril 1985 eut lieu l'inauguration officielle en présence du ministre du Bien-Etre, de la Santé et de la Culture, ministère qui subventionne la fondation.

L'inauguration ne pouvait se dérouler que lorsque le musée serait prêt à fonctionner. Il en fut ainsi le 20 avril 1985 lors de l'inauguration d'une exposition permanente sur la littérature néerlandaise de 1750 à nos jours. Ce fut une journée exceptionnelle qui avait posé de nombreux problèmes d'ordre financier et d'organisation mais qui a mené à la création d'une institution et d'un musée de littérature qui compte

parmi les plus modernes d'Europe.

Dans l'impressionnante salle d'exposition, 188 écrivains sont représentés, de Betje Wolff et Rhijnvis Feith à Renate Rubinstein et Gerrit Krol, par le truchement de manuscrits, d'éditions, de photos, de portraits peints ou dessinés, d'objets sculptés... L'exposition s'accompagne d'un volumineux catalogue richement illustré, intitulé *'t Is vol schatten hier...* (il y a plein de trésors ici) et qui paraîtra à la fin de l'année.

Les salles avoisinantes abritent d'autres expositions temporaires, consacrées à des sujets ou à des personnages particuliers. Ain-

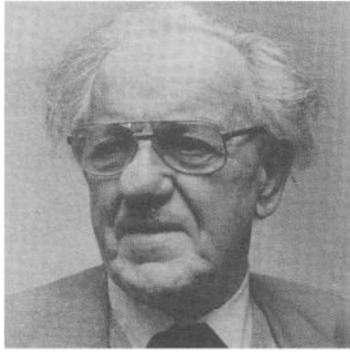


Cola Debrot (1902-1981)

si le 22 mai 1985 à l'occasion de la parution des premiers tomes (et il y en a six) des œuvres complètes de Cola Debrot (1902-1981), un des créateurs de la revue *Criterion*. Cet auteur particulièrement doué et éclectique, tout ensemble médecin, juriste, politicien et premier gouverneur originaire des Antilles et qui, en tant que romancier, n'était guère connu du grand public, est un nouvelliste, un poète et un essayiste passionnant. Son œuvre paraît chez Meulenhoff à Amsterdam.

Un éditeur.

Geert van Oorschot est non seulement le plus pittoresque des éditeurs néerlandais mais aussi le plus passionné par la littérature. Il est le créateur légendaire d'un type de publications inconnu jusqu'alors aux Pays-Bas: œuvres



Geert van Oorschot (°1909)

complètes de poètes et d'écrivains tels que Der Mouw, Ter Braak, Du Perron, Multatuli, Couperus, Heijermans, Nijhoff, Roland Holst, Coenen, Leopold, Van Eyck, Van Nijlen, l'illustre Bibliothèque russe, revues comme *Libertinage* et *Tirade*, auteurs modernes comme Reve, Hermans, Alberts, Koolhaas, Emmens, Lodeizen..., sans oublier les *Œuvres Complètes* en français de Belle van Zuylen.

Cette année, la maison d'édition fête ses 40 ans et Van Oorschot, qui aura bientôt 75 ans, a écrit son dernier prospectus. Mais sa maison d'édition est reprise (avec son aide) par son fils Wouter et sa collaboratrice fidèle et compétente Gemma Nefkens. A l'occasion de ce jubilé, quelques éditions importantes seront vendues à meilleur marché et un certain nombre de livres particuliers seront publiés. L'édition néerlandaise d'après-guerre serait inimaginable sans la force inspiratrice de Van Oorschot qui, de plus, est un auteur bien remarquable. ■

Pierre H. Dubois

(Tr. Ch. Gerniers)

«L'homme de l'eau», de A. van Schendel.

Gallimard sortait en 1984, dans sa collection «Du monde entier», la traduction française du roman néerlandais *De waterman* écrit par Arthur van Schendel en 1933. Il aura donc fallu plus de 50 ans pour que ce chef-d'œuvre

de la littérature néerlandaise se fraie un chemin vers le public francophone!

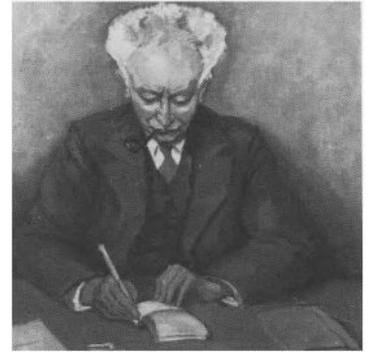
L'homme de l'eau, c'est là le titre que la traductrice, S. Margueron, a choisi. C'est, à mon avis, le seul titre qui convienne pour définir l'histoire d'un homme dont toute la vie jusqu'à la mort est intimement associée à l'eau. L'eau est omniprésente dans ce roman: quelques rivières ou fleuves des Pays-Bas constituent le cadre géographique de l'action; ils sont parcourus par le marinier Maarten Rossaart, qui en connaît tous les bienfaits mais aussi tous les écueils (glace, neige, brouillard, inondations, etc); l'eau est pour lui un élément à la fois familier et secret: elle recèle le mystère de la vie et de la mort, deux pôles dont elle réalise et transcende la synthèse.

Toutefois, comme l'explique S. Margueron dans son excellente préface, *L'homme de l'eau* n'est pas seulement un «roman d'eau». La religion, associée symboliquement à l'eau, y joue un rôle important et par là aussi, le roman est typiquement hollandais. Dans un climat de querelles dogmatiques entre diverses sectes protestantes, plus ou moins rigides, Rossaart incarne le non-conformisme religieux; pour lui, une foi vécue, profonde et simple, à l'exemple des premiers chrétiens, est de loin préférable à la conformité à un dogme. En d'autres termes, l'esprit l'emporte sur la lettre.

La vie du héros se déroule dans la Hollande du XIX^e siècle, entre 1800 et 1870 environ, sous l'occupation française. Mais l'essentiel du roman n'est pas dans l'évocation historique. Van Schendel a bien plutôt incarné le Hollandais type. Rossaart est un personnage taciturne et secret; un homme sérieux (il rit rarement!), honnête, consciencieux; un obstiné et un travailleur acharné; il est tout intériorisé et profondément religieux (au sens étymologique du terme); retenons encore sa générosité, sa confiance dans la vie (c'est là d'ailleurs le nom de

son bateau) et son attachement profond à sa terre, à la femme qu'il aime et, bien entendu, à l'eau. Un individu qui va son chemin, sans se préoccuper des convenances sociales.

Tout cela, S. Margueron l'a très bien compris et sa traduction en témoigne. Elle a saisi l'esprit du roman et est parvenue à évoquer aux yeux du lecteur francophone aussi bien ce personnage si éloigné du Français moyen que les hivers rigoureux et durs dans un pays qui doit se défendre contre l'eau. Elle a aussi trouvé le vocabulaire adéquat pour exprimer l'austérité de ce calvinisme culpabilisant qui s'oppose à la foi



Portrait de A. van Schendel (1874-1946) par Jan Poortenaar.

rayonnante et bon enfant de la tante Janne. Elle a perçu le pouvoir suggestif du style de Van Schendel et en respecte la subtile discrétion. De merveilleux passages à cet égard sont ceux qui évoquent la mort: du douannier (p. 12), de la mère de Maarten et de sa petite sœur (p.34), de Nel (p.102), du fils de Rossaart (p.154). Ou ceux qui suggèrent la relation amoureuse entre Maarten et Marie (par exemple p.111). C'est comme si les grands moments de l'existence ne pouvaient être dits, les mots n'étant pas capables d'exprimer de manière adéquate les sentiments éprouvés. La fin du roman, qui évoque la mort de Maarten dans l'eau, est splendide aussi bien dans la traduction que dans la version originale.

Quelques détails me semblent moins heureux dans le texte de